

IN MEMORIAM

Jérôme Carcopino

Je n'ai pas eu le privilège d'être son élève direct. Lorsque je faisais mes études à Paris, il avait depuis longtemps quitté l'enseignement. Mais nos véritables guides ne sont pas toujours —ils sont rarement— ceux en face desquels nous nous sommes assis sur les bancs des amphithéâtres. Parfois, en fuyant nos contemporains, nous choisissons nos maîtres à penser parmi les hommes d'un autre âge.

C'est dans cet esprit que je me suis approché de Jérôme Carcopino —ce "Romain du XX-e siècle" comme l'appelle un de ses plus brillants disciples, le professeur Pierre Grimal. Pour moi, il était ce géant du savoir, déjà statufié aux côtés de Gibbon et de Mommsen, l'auteur de livres qui sont autant de chefs d'oeuvres et sur lesquels s'est penché mon front rêveur de jeune étudiant d'humanités. J'y ai appris non seulement des pages entières par coeur, mais surtout une méthode et un style et bien des défis féconds. Je désirais ardemment d'écrire au moins une page qui lui plût. Je fus exaucé au-delà de mes attentes les plus téméraires. Lorsque je lui envoyai mes premiers articles je le fis avec le sentiment de les adresser au Colisée, au Mausolée d'Hadrien, à l'Ara Pacis Augusti. L'incroyable eut lieu: le monument me répondit engageant, amical, chaud et combien humain. Il n'oubliait pas non plus ma Roumanie natale plongée dans les ténèbres, et à laquelle le liait le souvenir de son grand ami Vasile Pârvan.

Qu'on me pardonne si je fais ici état de cette correspondance; c'est le legs le plus précieux qui me reste de Jérôme Carcopino —en dehors de ses livres dans lesquels je ne cesserai jamais de puiser des trésors de savoir.

Lorsque, en 1964, la Société Académique Roumaine de Rome voulut honorer le cardinal Tisserant par un volume jubilaire, je fis appel à lui pour la préface. Il me l'envoya sans tarder. A propos du volume *N. I. Herescu in memoriam* —dans la publication duquel je fus pour quelque chose: c'est à mes instances que Jules Marouzeau nous donna la page liminaire— il m'écrivait: "Mais surtout à quels compliments ne suis-je pas tenu pour reconnaître la grande tâche que vous avez accomplie toujours à l'honneur de la science roumaine et par le tome III [des *Acta philologica*] à l'honneur de la chère mémoire d'Herescu. Je joindrai d'ailleurs des félicitations particulières pour votre interprétation d'*A[antiquitates] J[udaicae]* XVIII, 22: *pleistois Dakôn*. Foin de *rabbim* et de brahmanes! Et ce n'est point parce que telle fut mon opinion dans ma *Basilique* sur la pénétration

du pythagorisme chez Zalmoxis et chez les Druides, que je contesterai votre rapprochement entre les Daces et la doctrine de Pythagore. D'aucuns le trouveront audacieux, alors que téméraires sont ceux qui torturent les textes au lieu de les expliquer" (23.VII.1964).

Deux ans plus tard je lui faisais parvenir mon article *Latinité d'Afrique et de Dacie*. N'était-ce-pas folie que celle d'oser se présenter dans sa jeune ignorance devant l'historien accompli des deux provinces extrêmes de l'Empire? Hésiter c'eût été douter du grand coeur généreux de Jérôme Carcopino qui répondit à son "cher collègue" — son cadet de 50 ans: "C'est très aimable à vous de me tenir au courant de vos recherches, et plus particulièrement quand elles aboutissent à tisser entre votre pays et cette Afrique du Nord qui m'est chère une trame solide d'affinités électives. Nous sommes loin l'un de l'autre et quand même rapprochés par nos prédilections" (23.VIII.1966).

Peu de mois après il commentait ainsi deux articles de moi sur l'expansion de la felouque et la présence de Rome chez le poète roumain Eminescu: "Vous donnez des mutations de *bulk* en *felouka* et finalement en *Falciu* une explication qui eût enchanté notre grand Victor Bérard. Dans *Les Phéniciens et l'Odysée* il a montré que les noms des ports changent avec les marines qui les visitent [...]. Quant à votre hommage à Eminescu, il me paraît amplement justifié par les vers que vous avez cités et qui m'ont révélé ce poète roumain" (30.III.1967).

Au reçu de mon étude *Dacia sacra*, le grand historien des syncrétismes méditerranéens comblait par ses suffrages mes espoirs les plus audacieux: "Je viens, enfin, de vous lire, avec un sentiment d'envie pour votre pleine possession des sources intéressant —de près ou de loin— le passé de votre pays et je vous félicite du nombre et de l'ingéniosité de vos rapprochements. J'ai vu, avec plaisir, étant donné mon amitié pour lui, le cas que vous faites de Zeiller, et avec confusion —mais aussi avec une gratitude empreinte de fierté— la place que vous donnez à mes écrits dans la formation de votre doctrine. N'exagérez pas dans votre amitié. J'ai peut-être indiqué une direction. Mais c'est votre nom qu'on doit inscrire sur les milliaires de la *via antica*, telle que vous nous la frayez!" (10.III.1968).

Au mois de mai 1968, en partance pour l'Argentine, je lui envoyais un exemplaire de ma thèse —*La Dacie sans Rome*— spécifiant que son opinion était l'unique qui comptait pour moi. Il me répondit à Buenos Aires. Malade, ayant traversé cet été démentiel de débraillement estudiantin et autre, le vieux maître —j'en ai éprouvé des remords— se donna la peine de lire au moins un chapitre de mon ouvrage, celui qui traite de la présence d'Ovide à Tomes. Ses remarques sont les seules dont je tiendrai compte: "Votre mise au point de l'oeuvre ovidienne me paraît, dans l'ensemble, neuve et plausible. Je vous fausserai compagnie sur deux

points: Ovide a pu être influencé sur la Scythie par l'opinion commune, non par Strabon dont Pais a abaissé la *Géographie* à 25 ap. J.C. et dont la répartition en tribus (que vous soupçonnez à juste titre de systématisation) n'est pas plus vraisemblable que le flou du poète; et, en tout cas, est ignorée de lui. Très utile m'a semblé votre comparaison des honneurs conférés à Ovide avec l'épigraphie; mais je ne crois pas que les Gètes ne lui aient été reconnaissants que de ses vers gétiques. Son immunité est la récompense probable de donations que sa situation *priviliégiée* de simple relégué lui a sûrement permises et sur lesquelles, galant homme, il a fait le silence. Ce qui m'a le plus séduit c'est le synchronisme que vous avez visé à établir entre les progrès d'Ovide en langue gétique et sa résignation de Romain désintégré. A la fin, j'ai retrouvé vos idées sur les "ascètes gétiques". Je les crois justes, car je n'ai pas oublié Zalmoxis[...].

Je vous souhaite un heureux hiver de côte d'Azur sur les rives du Rio de la Plata où je doute qu'après 33 ans quelque souvenir subsiste d'un séjour qui fut pour moi éclairé de soleil et d'amitié" (9. VII. 1968).

Pourtant dans sa dernière phrase Jérôme Carcopino se trompait. Son voyage en Argentine avait déjà l'aura d'une légende. A La Plata, à Bahia Blanca, à Rosario, partout, j'ai parlé aux étudiants de l'oeuvre du maître à laquelle les années n'avaient pas infligé une ride. Un jeune professeur, Jorge Díaz Vélez, a même retrouvé dans la presse argentine de l'époque la trace de sa visite et de son enseignement.

En 1969 paraissait à La Plata, par les soins du professeur D. Gazdaru, le premier numéro de *Romanica*; il s'ouvrait par un message de "bonne route" signé par le maître. Ce fut là, peut-être, une de ses dernières manifestations publiques; je doute que ses yeux fatigués en aient pris connaissance. Son silence à cet égard ne peut avoir qu'une seule explication: il nous avait déjà quittés moralement à ce moment là.

Des générations de savants, jeunes et vieux, se pencheront sur une des oeuvres les plus accomplies de notre temps. Ici je voudrais mentionner, avec une prédilection qu'on comprendra facilement, son livre *pro domo*: *Souvenirs de Sept ans*. L'homme calomnié se dresse de toute sa hauteur et fait face à la meute des délateurs. Jérôme Carcopino nous a aussi donné une leçon de savoir-vivre.

L'ayant connu le reste de ma vie sera éclairé.

E. LOZOVAN